

EDITO ART

L'aventure artistique selon Pierre Nahon

PAR DAMIEN AUBEL

Pierre Nahon, dont la galerie Beaubourg fut un foyer du Nouveau Réalisme, se penche, dans les dernières pages de *Peinture-peinture* (éditions Galilée), au chevet d'un moribond. La peinture, qui n'en finit pas de dépérir depuis 1985, et ce dernier sursaut de vitalité qui avait nom Basquiat. Pierre Nahon a la plume élégante, et sans complaisance, mais il suffit de tourner les pages « art » de *Transfuge*, pour que le nom de Philippe Cognée, par exemple, suffise à démentir notre docteur tant-pis. C'est le seul écueil de ce précieux livre que ce dépôt de bilan final : comme tout ce qui a relent de déclin, il frappe l'imagination. Et occulte l'enjeu de ces pages, autrement stimulantes (Pierre Nahon a ce don rare de la phrase concentrée) qu'une énième proclamation de la fin de l'art.

Peinture-peinture a de l'ambition : une succession de portraits d'artistes, de l'impressionnisme à Basquiat, comme autant de maillons de l'histoire de la modernité picturale. Mais l'ambition est surtout théorique. Nahon constate la déroute de la pensée esthétique, de toute conceptualisation dès qu'il s'agit de répondre au pluriséculaire casse-tête : qu'est-ce que l'art ? Il ne sort pas de recette-miracle de sa casquette de galeriste, de collectionneur ou d'*insider*. Mais il fait mieux : il déblaise le terrain, prépare une refondation théorique, une voie vers l'éclucidation de la lancinante question.

Son histoire de l'art est, comme l'observe Lucien d'Azay dans sa postface, une succession de singularités. C'est l'aspect le plus saillant, de la conviction qui nourrit l'ensemble du livre, quelles que soient les époques et les peintres, de Gauguin à Yves Klein (qu'il situe avec une belle acuité

d'analyse au carrefour du dadaïsme et du zen) en passant par Kandinsky et son « dynamisme intérieur ». Pour Pierre Nahon, l'histoire de la peinture est une histoire d'idiosyncrasie : une aventure de la subjectivité.

On trouvera donc des tempéraments individualistes qui ruent dans les brancards des mouvements et des écoles : des hérétiques, comme il baptise le quatuor Delaunay, Léger, Duchamp, Picabia, ces dissidents du cubisme. Mais il y a surtout une attention à tout ce qui relie la peinture aux mécanismes opaques de la psyché, que celle-ci soit une « âme » en quête d'absolu (Van Gogh) ou qu'elle désigne les profondeurs instinctuelles. Comme chez les représentants de l'art informel, Pollock et les autres : « leur principal moyen d'expression formel consistait en une écriture purement automatique qui développait à partir des mouvements de la main ou des gestes du corps une espèce de « psychogramme » traduisant directement en images plastiques un état d'âme dramatique ou lyrique. » Pour Nahon, la peinture est expressionniste – et même lorsqu'il aborde les plus neutres des courants, c'est à ce qui demeure de subjectivité qu'il s'attache. Le cubisme revendiquait certes le primat de l'architecture du tableau, mais Picasso et Braque « procèdent d'une manière non pas systématique, mais intuitive ». Intuition, instinct, émotion : l'art s'élabore toujours dans une zone arbitraire et hautement personnelle.

A l'heure où l'art semble écartelé entre le marché et ses logiques à un bout, l'engagement politico-social à l'autre, Pierre Nahon propose de sortir du dilemme en réhabilitant cette figure qu'on croyait honnie : le créateur.

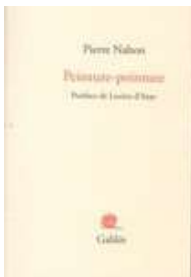
[verso-hebdo]

16-01-2020

La chronique de Gérard-Georges Lemaire
Chronique d'un bibliomane mélancolique



Photo : Gino Di Paolo



Peinture-peinture, Pierre Nahon, postface de Lucien d'Azay, Galilée 264 p., 20 euro.

Pierre Nahon a été de ces marchands qui ont émergé et se sont imposés pendant les années 1980. C'était l'époque d'un nouveau souffle de l'art français dû en partie à l'action de Jack Lang alors ministre de la Culture, avec la création de nouvelles structures capables d'acquiescer et d'exposer de nouveaux talents. A cela s'est ajouté l'intérêt pour les nouveaux courants issus des États-Unis, comme l'art conceptuel et le Minimal Art, l'apparition de nouvelles revues pouvant véhiculer les œuvres et les théories de cette période qui semblait pleine de contradictions et aussi pleine d'un dynamisme créatif qui avait déjà débuté la décennie précédente. La galerie Beaubourg a été d'abord la galerie du Nouveau Réalisme et surtout celle qui a rendu Yves Klein si populaire.

Il y eut des artistes contemporains comme Schnabel, Monory, Saytour, Kiefer... La galerie s'est plus attachée à l'histoire moderne qu'à la création nouvelle, mais elle a eu néanmoins son poids dans le contexte français.

Puis Pierre et Marianne Nahon ont poursuivi leur activité dans une grande propriété du sud de la France : une page avait été tournée. Ce nouveau livre de Pierre Nahon (il s'est fait mémorialiste sur le tard), est

assez singulier, car il commence par une histoire de l'art français depuis l'impressionnisme écrite en 1978. Ce petit essai scolaire peut faire sourire aujourd'hui. Mais l'ouvrage se révèle bien plus intéressant par la suite car Pierre Nahon a écrit des essais assez pertinents sur le groupe surréaliste, sur le Nouveau Réalisme et enfin sur le Pop Art, où il fait preuve de sagacité et d'originalité. Puis il étudie le cas de figures emblématiques de l'art depuis la dernière guerre comme Dubuffet, Balthus, Warhol, Lichtenstein, Arman et quelques autres encore. Son histoire personnel semble s'arrêter avec Jean-Michel Basquiat et il est vrai qu'il ne parle guère de ce qui s'est passé ces trois dernières décennies. A remarquer un très court chapitre suivant son excursus de 1978 : il parle de la nouveauté et conclut en disant que désormais les collectionneurs ne s'intéressent plus à la création en soi, mais à de grandes manœuvres financières de puissantes galeries. Ce marchand réputé féroce a-t-il trouvé la voie de la sagesse ? C'est bien possible.